

# REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 75 cent.  
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.  
Le n<sup>o</sup>, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

## SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette de dîner. — Dix-huit modèles de broderie sur filet. — Dentelle en lacet et rous. — Bande en broderie Renaissance. — Étoile au crochet. — Bande de tapisserie. — Bande en application de drap et velours. — Corset en velours découpé. — Toilette Henri III. — Héros.

SUPPLÉMENT : Planche coloriée de chapeaux d'automne.

## EXPLICATION

### DES GRAVURES

1. Toilette de dîner. — Modèle de M<sup>me</sup> Lamy, 3, rue Scribe. — Robe en taffetas gris perlé ornée de volants de dentelle de Chantilly. Le tablier de la robe, par devant fort large, est enroulé sur toute sa largeur, est encadré d'une ruche choréée qui, dans le bas, fait pied à une belle dentelle de Chantilly. La traîne, sans être gonflée en pouf, fournit assez d'ampleur, grâce aux plis pris dans les lés de côté; elle est garnie dans le bas d'un petit volant avec tête en ruche choréée. Tunique princesse à grandes basques pointues sur le devant, relevée sur les hanches, pour se terminer en petites languettes derrière; ces languettes sont encadrées de ruches choréées; sur les côtés, retombent deux barbes de dentelles réunies dans le milieu à l'aide de la ruche qui fait le principal ornement de la toilette.

On nous demande souvent le moyen d'utiliser les volants classiques de dentelle noire donnés dans la corbeille de noces; cette toilette a été composée spécialement dans l'intention de renseigner les abonnées désireuses d'utiliser leurs dentelles.

## LES POINTS DE FILET

2 à 19. Principes de dix-huit points de filet. — Nous avons publié souvent des dessins de filet, brodés au point de toile, d'esprit ou de rous. Un certain nombre d'abonnées nous ont demandé la marche et les notions élémentaires de ce travail; nous allons les satisfaire. Déjà, dans une leçon spéciale, nous avons étudié le travail du filet proprement dit, et vous savez manœuvrer le moule et la navette. Le détail de tous les points employés dans la broderie sur filet sera, je n'en doute pas, bien accueilli par toutes nos lectrices.

Ce travail, à la vérité, ne fait pas nouveauté; mais je crois qu'à l'instar de la tapisserie, il a pris chez nous droit de cité, et qu'on s'en servira longtemps encore pour l'ornementation de nos intérieurs.

Point de toile (dessin 2). — Bien des ouvrages qu'on admire au musée de Cluny, ne sont exécutés qu'au point de toile ou de reprises, dont la marche seule offre des difficultés. Il s'agit, à la fin de son travail, de revenir toujours à son point de départ; les deux brins de fil du commencement et de la fin doivent se retrouver côte à côte lorsque l'on arrête le travail; il est tout le secret du métier.

Notre dessin 2 représente l'ouvrage monté sur un métier. Le filet sur lequel nous allons travailler, est monté sur un petit cadre en fer; ce montage se fait à l'aide de points de zig-zags ou de lacet qui relient le filet au cadre. On procède toujours de la sorte lorsque l'on veut travailler sur filet. Si le cadre se trouvait plus grand que de besoin, on allongera davantage le point de lacet,

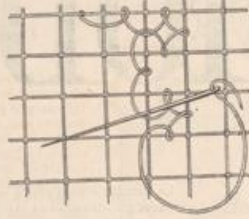


1. TOILETTE DE DINER. — MODÈLE DE M<sup>me</sup> LAMY. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

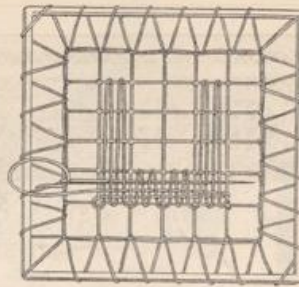
en ayant soin que le fil sur lequel on brode reste bien tendu : ceci est indispensable.

Voilà donc notre fil bien tendu dans le cadre de fer; nous allons maintenant l'enjoliver par notre travail. Suivez bien mes descriptions à l'aide du dessin 2.

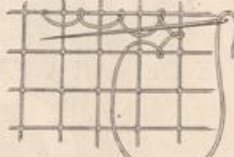
Nous lançons d'abord nos fils verticalement, en passant dans quatre petits carreaux de hauteur; nous continuons le travail en allant de droite à gauche, toujours verticalement; mais en ne prenant plus qu'un carreau de hauteur; nous faisons ainsi deux petits carreaux de droite à gauche; enfin, arrivés au 4<sup>e</sup> carreau de gauche, nous lançons nos fils à nouveau dans quatre carreaux de hauteur. Ceci constitue la première partie du travail; nous allons le compléter en recroisant nos fils dans le sens horizontal. Nous parcourons d'abord les quatre carreaux du bas. Le dessin 2 montre l'aiguille en train d'exécuter ce travail; nous recroisons ensuite l'un après l'autre les deux petits carreaux de gauche en remontant; arrivés à la rangée de carreaux du haut, nous lançons nos fils d'une



1. POINT D'ESPRIT.



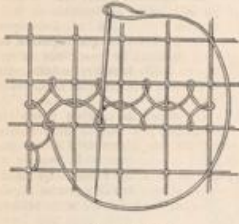
2. POINT DE TOILE.



3. POINT D'ESPRIT (1<sup>er</sup> MARCHÉ).



4. POINT D'ESPRIT (2<sup>e</sup> MARCHÉ).



5. POINT D'ESPRIT.

extrémité à l'autre; nous recroisons les quatre carreaux du haut comme nous avons fait pour ceux du bas; il nous reste à recroiser les deux petits carreaux de droite; et nous voilà ainsi revenus à notre point de départ.

Cette explication, à la lecture, pourra peut-être paraître un peu obscure; mais en la suivant à l'aide du dessin, il sera facile d'en comprendre la marche. Le point de toile est un point élémentaire dans la broderie sur fil; il est indispensable de le bien exécuter.

Il est donc convenu que le point de toile se suit sans interruption et qu'en lançant les fils d'une fois à recroiser une précédente dont les fils ont déjà été lancés, il faut jamais revenir sur soi-même, et faire cinq points dans un sens quand il n'y en a que quatre dans l'autre, pour redescendre souvent d'une encoignure à une autre partie; on cordonne alors la partie extérieure, la lisière, si je puis m'exprimer ainsi, et cela d'une façon méthodique, afin que l'on arrive, à l'endroit voulu, à bien contraindre les fils déjà lancés.

Point d'esprit (dessin 3 à 6). — Ce point est l'un des plus usités, c'est pour ainsi dire le point fondamental de la broderie sur fil, de même que le point de marque est le point fondamental dans la tapisserie. Aussi avons-nous consacré quatre dessins au point d'esprit pour en mieux faire saisir le mécanisme.

Le dessin 3 représente la marche première du point d'esprit; c'est un point lâche de feston qui va



6. POINT DE FICHU.

Point d'étoile (dessins 7 à 9). — Ce point est généralement employé pour motifs de milieu dans beaucoup de dessins. Nous lui avons consacré trois dessins. Le dessin 7 nous le montre entièrement terminé. Dans le dessin 8, vous voyez le travail d'une branche de l'étoile en cours d'exécution.

Le dessin 9 montre le point qui la maintient sur l'autre montant.

Pour une étoile, deux points sont exécutés dans un même carré; ces points doivent donc être plus longues dans un sens que dans l'autre. Pour obtenir ce résultat, vous prenez à cheval

landes, ni d'ornements. Etudions donc ce point si utile. On lance, à défaut de fil, trois brins ou six brins de fil, comme dans notre dessin 10; sur ces brins de fil, on exécute un point de lacet ou de zigzag, que notre dessin représente fort clairement. Dans un sens, on lève les deux brins de fil du milieu avec l'aiguille, et dans l'autre sens, on opère le travail contraire enlevant les deux branches extrêmes avec l'aiguille, qui passe alors bravement sur les fils du milieu. Rien de plus simple, mais rien ne demande plus de régularité que le point de relief.

Point de pyramide (dessins 11, 12 et 13). — Ce point, qui quelquefois est employé dans le reprisage de la toile, est tout simplement le point de feston pris point dans point et à chaque rangée successive; dans un sens, on festonne de gauche à droite, comme dans le dessin n° 12; dans l'autre, de droite à gauche, comme dans le dessin n° 13, et, comme en retournant à chaque rangée on laisse forcément un point dans lequel on ne peut entrer, cela donne une pyramide double ou simple, comme dans notre dessin 11.

Point de fichu (dessin 14). — Ce point est tellement simple, que le dessin suffirait seul pour le faire comprendre; on lance un fil dans le travers du carré, puis on travaille dessus en reprisage, en commençant par l'extrémité pointue pour arriver au milieu, où l'on s'arrête.

Point de glacis (dessins 15 et 16). — Ce point remplit un carré et forme un mat tout aussi bien que le point de toile. Il n'a pas besoin d'être recroisé; on dirait des fils croi-

és en corde, comme l'osier d'un ouvrage de vannier. Le travail se fait toujours de droite à gauche; on prend à cheval sur la barre transversale du haut, puis on tire son aiguille pour la placer ensuite en dessous de la barre transversale du bas, comme dans le dessin 16, puis on remonte en haut, comme au n° 15, et toujours ainsi jusqu'à ce que le carré soit complet.

Point double (dessin 17). — Regardez bien ce point double, si simple à exécuter; c'est une variété du point d'esprit; seulement, au lieu de faire son feston dans le milieu des carrés, on l'appuie dans les angles sur lesquels on travaille.

Points de petites et de grandes roues (dessins 18 et 19). — Ces points sont faciles à saisir; il s'agit de lancer en rayons des fils, que l'on cordonne à chaque branche, et de former cercle cordonné simple ou double, suivant que nous l'indique le dessin que nous copions.

Après cette série de points si variés, je crois, mesdames, que vous pouvez sans crainte entreprendre tous les travaux de guipure sur fil dont nous publions les modèles.

Point de relief (dessin 18). — Un seul dessin va nous servir pour plusieurs explications. Nous trouvons dans le point de relief, d'abord du point de toile plein dans une partie, puis un point dans le milieu, et enfin du relief sur les deux branches extrêmes. J'ai expliqué plus haut le point de toile (dessin 2). Pour obtenir le point de relief, il s'agit de prendre un centre, puis de tourner tout autour en collation, en prenant à cheval tous les fils qui rayonnent de ce centre et en croisant lesdits fils à chaque tour de roue.

Reste à obtenir le point de relief, complètement indispensable de tout joli travail sur fil. Sans lui, point de fleurcettes, point de guir-

lantes, ni d'ornements. Etudions donc ce point si utile. On lance, à défaut de fil, trois brins ou six brins de fil, comme dans notre dessin 10; sur ces brins de fil, on exécute un point de lacet ou de zigzag, que notre dessin représente fort clairement. Dans un sens, on lève les deux brins de fil du milieu avec l'aiguille, et dans l'autre sens, on opère le travail contraire enlevant les deux branches extrêmes avec l'aiguille, qui passe alors bravement sur les fils du milieu. Rien de plus simple, mais rien ne demande plus de régularité que le point de relief.

Point de pyramide (dessins 11, 12 et 13). — Ce point, qui quelquefois est employé dans le reprisage de la toile, est tout simplement le point de feston pris point dans point et à chaque rangée successive; dans un sens, on festonne de gauche à droite, comme dans le dessin n° 12; dans l'autre, de droite à gauche, comme dans le dessin n° 13, et, comme en retournant à chaque rangée on laisse forcément un point dans lequel on ne peut entrer, cela donne une pyramide double ou simple, comme dans notre dessin 11.

Point de fichu (dessin 14). — Ce point est tellement simple, que le dessin suffirait seul pour le faire comprendre; on lance un fil dans le travers du carré, puis on travaille dessus en reprisage, en commençant par l'extrémité pointue pour arriver au milieu, où l'on s'arrête.

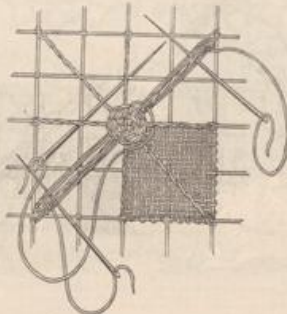
Point de glacis (dessins 15 et 16). — Ce point remplit un carré et forme un mat tout aussi bien que le point de toile. Il n'a pas besoin d'être recroisé; on dirait des fils croi-

és en corde, comme l'osier d'un ouvrage de vannier. Le travail se fait toujours de droite à gauche; on prend à cheval sur la barre transversale du haut, puis on tire son aiguille pour la placer ensuite en dessous de la barre transversale du bas, comme dans le dessin 16, puis on remonte en haut, comme au n° 15, et toujours ainsi jusqu'à ce que le carré soit complet.

Point double (dessin 17). — Regardez bien ce point double, si simple à exécuter; c'est une variété du point d'esprit; seulement, au lieu de faire son feston dans le milieu des carrés, on l'appuie dans les angles sur lesquels on travaille.

Points de petites et de grandes roues (dessins 18 et 19). — Ces points sont faciles à saisir; il s'agit de lancer en rayons des fils, que l'on cordonne à chaque branche, et de former cercle cordonné simple ou double, suivant que nous l'indique le dessin que nous copions.

Après cette série de points si variés, je crois, mesdames, que vous pouvez sans crainte entreprendre tous les travaux de guipure sur fil dont nous publions les modèles.

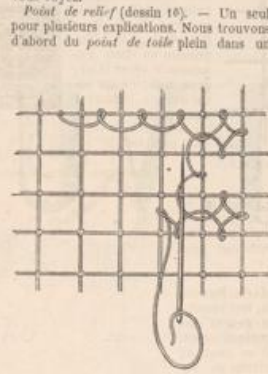


10. POINT DE RELIEF.

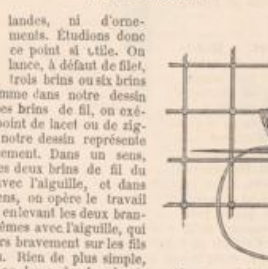


11. POINT DE PYRAMIDE.

Point de relief (dessin 18). — Un seul dessin va nous servir pour plusieurs explications. Nous trouvons dans le point de relief, d'abord du point de toile plein dans une partie, puis un point dans le milieu, et enfin du relief sur les deux branches extrêmes. J'ai expliqué plus haut le point de toile (dessin 2). Pour obtenir le point de relief, il s'agit de prendre un centre, puis de tourner tout autour en collation, en prenant à cheval tous les fils qui rayonnent de ce centre et en croisant lesdits fils à chaque tour de roue.



12. POINT D'ESPRIT (1<sup>er</sup> MARCHÉ).



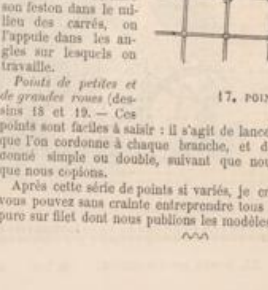
13. POINT D'ESPRIT (2<sup>e</sup> MARCHÉ).



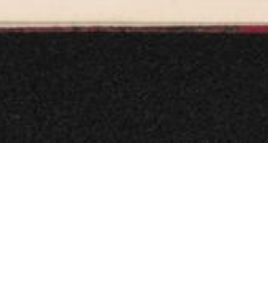
14. POINT DE FICHU.



15. POINT DE GLACIS.



16. POINT DE GLACIS.



17. POINT DOUBLE.



18. POINT DE RELIEF.

intervalle Venise, c'est ment fin; ton par v alléger le

21. Bar sance. — est une nous publie Elle se fait feston pie nise ou f dans le v est enlevé

22. Ét de St — On cor du milieu sur cet an roue et la de triples cette roue de l'étoile tées char sur lequel tranebe s vement d différence les bris- le pois de all, vous sent sont ches son ga'erie, de dentel

Le poi plusieurs baleine, sur leq poi char Même tra

23. Bar servira p Les nuanc le dessin

24. Ba leurs. — mont le f en peut t ses, faute tières, et n'avoir q pour rai qui, excet de tempsi drap sont d'embarr genre qu presque t ou des fi de toule l'ovale, t tient à l cadres d jala.

25. Ba servira p Les nuanc le dessin

26. Ba leurs. — mont le f en peut t ses, faute tières, et n'avoir q pour rai qui, excet de tempsi drap sont d'embarr genre qu presque t ou des fi de toule l'ovale, t tient à l cadres d jala.

27. Ba leurs. — mont le f en peut t ses, faute tières, et n'avoir q pour rai qui, excet de tempsi drap sont d'embarr genre qu presque t ou des fi de toule l'ovale, t tient à l cadres d jala.

28. Ba leurs. — mont le f en peut t ses, faute tières, et n'avoir q pour rai qui, excet de tempsi drap sont d'embarr genre qu presque t ou des fi de toule l'ovale, t tient à l cadres d jala.

29. Ba leurs. — mont le f en peut t ses, faute tières, et n'avoir q pour rai qui, excet de tempsi drap sont d'embarr genre qu presque t ou des fi de toule l'ovale, t tient à l cadres d jala.

30. Ba leurs. — mont le f en peut t ses, faute tières, et n'avoir q pour rai qui, excet de tempsi drap sont d'embarr genre qu presque t ou des fi de toule l'ovale, t tient à l cadres d jala.

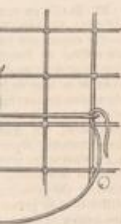
31. Ba leurs. — mont le f en peut t ses, faute tières, et n'avoir q pour rai qui, excet de tempsi drap sont d'embarr genre qu presque t ou des fi de toule l'ovale, t tient à l cadres d jala.

32. Ba leurs. — mont le f en peut t ses, faute tières, et n'avoir q pour rai qui, excet de tempsi drap sont d'embarr genre qu presque t ou des fi de toule l'ovale, t tient à l cadres d jala.

comme dans le dessin changer votre métier che horizontale, deux assez simple, comme

essin va nous servir dans le point de relief, partie, puis un pois dans le milieu, et enfin du relief sur les deux branches extrêmes. J'ai expliqué plus haut le point de toile (dessin 2). Pour obtenir le pois, il s'agit de prendre un centre, puis de tourner tout autour en collaçon, en prenant à cheval tous les fils qui rayonnent de ce centre et en croisant lesdits fils à chaque tour de roue.

Reste à obtenir le point de relief, complètement indispensable de tout joli travail sur fil. Sans lui, point de fleurettes, point de guir.



18. POINT DE ROUE DOUBLE.

le reprises de la dans point et à cha- un sens, on fer- dans le dessin à gauche, comme me en retournant à ment un point dans cela donne une py- dans notre des-

— Ce point est telle- simple, que le esin suffirait seul le faire compre-; on lance un fil ns le travers du rré, puis on tra- dessus en repri- en commençant l'extrémité pointée sur arriver au milieu, l'on s'arrête.

Point de glacis (des- 15 et 16). — Ce int remplit un carré forme un mat tout est bien que le point toile. Il n'a pas le- in d'être recroisé; dirait des fils croi-



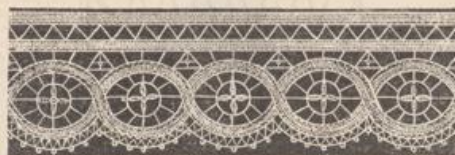
DOUBLE.

en rayons des fils, former cercle cor- l'indique le dessin s, mesdames, que s travaux de guir-



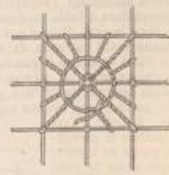
18. POINT DE ROUE DOUBLE.

20. Dentelle en la- cet et roues. — Que de services pourra vous rendre cette jolie petite dentelle, si claire et si fine! Pour l'exécuter, il faut prendre un laçot Renaissance ayant la lar- geur indiquée sur vo- tre dessin; coudre ce laçot en suivant bien les contours du des- sin, puis remplir les



20. DENTELLE EN LAÇOT ET ROUES.

25. Corsetlet en ve- lours découpé. — Modèle de M<sup>lle</sup> Elise, 61, rue Richelieu. — Rien de plus nouveau que le modèle de cor- setlet ou de cuirasse que nous publions; pour l'établir, il faut une main exercée et habile. Les fleurettes de notre modèle sont découpées à jour dans du velours noir et bro-



19. POINT DE ROUE SIMPLE.

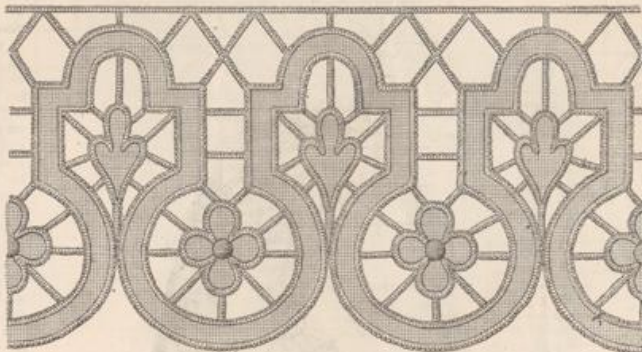
intervalles à l'aide de barrettes de Venise, exécutées sur fil excessivement fin; on peut remplacer le feston par un simple cordonnet pour alléger le travail.

21. Bande en broderie Renais- sance. — Cette bande, fort réussie, est une variété des genres que nous publions depuis quelque temps. Elle se fait sur toile et se brode au feston plein et en barrettes de Venise ou festons pris sur fils lancés dans le vide aux endroits où l'étoffe est enlevée.

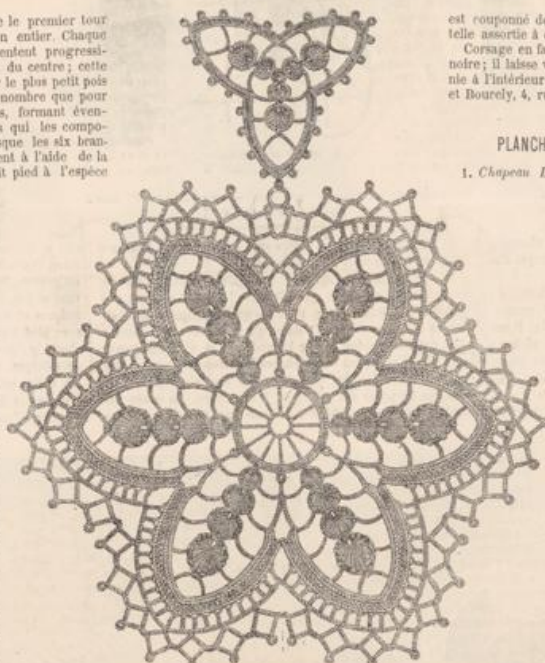
22 Étoile au crochet. — Modèle de M<sup>lle</sup> Lecker, 3, rue de Rohan. — On commence par le petit anneau du milieu de l'étoile; on crochète sur cet anneau les douze rayons de la roue et le tour de la roue, au moyen de triples brides bien allongées; sur cette roue s'appuient les six branches de l'étoile, qui doivent être exécutées chacune séparément, après cependant que sur lequel elles s'appuient aura été fait dans son entier. Chaque branche se compose de quatre pois qui augmentent progressivement de grosseur à mesure qu'ils s'éloignent du centre; cette différence de grosseur s'obtient en faisant pour le plus petit pois les brides moins longues, et en moins grand nombre que pour le pois de la circonférence; pour obtenir ces pois, formant éventail, vous vous rendez bien compte que les brides qui les composent sont toutes prises dans le même point. Lorsque les six branches sont terminées, on les encadre régulièrement à l'aide de la gârlie, pleine d'a'ord et à jour ensuite, qui fait pied à l'espèce de dentelle festonnée et à picot de l'extérieur. Le petit trèfle qui sert à relier ensemble plusieurs étoiles dans un ouvrage de longue haleine, se compose d'un petit pois central, sur lequel s'appuient trois branches de deux pois chacune, encadrées d'une galerie pleine. Même travail que pour l'étoile.

23. Bande en tapisserie. — Cette bande servira pour bordure, rideaux, chaises, etc. Les nuances à employer sont indiquées sous le dessin.

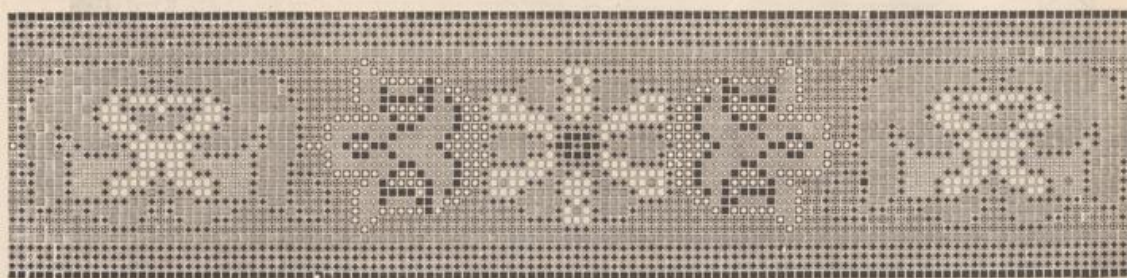
24. Bande en application de drap et ve- lours. — Tout le monde n'aime pas égale- ment le travail de la tapisserie, à l'aide duquel on peut faire de si jolies bandes pour chaises, fauteuils, dessous de lit, rideaux et por- tières, et cependant il est bien agréable de n'avoir qu'une bande à tenir dans les mains pour réaliser l'un de ces travaux importants qui, exécuté en plein, demanderait beaucoup de temps. Les appliques et la broderie sur drap sont là heureusement pour nous tirer d'embarras. C'est encore un modèle de ce genre que reproduit notre dessin 24. Il est presque partout rempli par des points russes ou des fils tout simplement lancés en soie de toutes nuances; une souache nattée forme l'ovale. Quant au motif avec trèfles, il s'ob- tient à l'aide d'appliques de velours noir en- cadrées de soie d'or ou de souache perlée de jais.



21. BANDE EN BRODERIE RENAISSANCE.



22. ÉTOILE AU CROCHET. — MODÈLE DE M<sup>lle</sup> LECKER.



23. BANDE EN TAPISSERIE. ■ Noir. ■ Havane foncé. ■ Jaune d'or. ■ Vert clair. □ Vert foncé. ■ Pourcelin. ■ Bleu clair. □ Blanc.

dées au feston, ce qui laisse voir en transparent le corsage de la robe en taffetas gris perle. La ceinture, en velours noir, a ses deux pans termi- nés par des fleurettes en velours dé- coupé. La jupe est simplement agré- mentée de deux volants, dont l'un plissé et l'autre froncé, celui-ci sur- monté d'un ruché à la vieille, assez haut, monté à deux têtes d'égale hauteur. Une belle dentelle forme sabot à la manche. Ruche Médicis bordée de velours cerise, avec chou assorti.

26. Toilette Henri III. — Robe de faille noire agrémentée de faille mauve.

La jupe forme par derrière un long manteau de cour; elle est or- née en quille de revers de faille mau- ve encadrée de dentelles noires et de menus mauve.

Le tablier de la robe, monté en longs plis pris dans la faille mauve, est couponné de ruches de taffetas noir faisant tête à une den- telle assortie à celle des quilles.

Corsage en faille noire, décolleté carrément et bordé de blonde noire; il laisse voir une modestie plissée en faille mauve et gar- nie à l'intérieur de dentelle blanche. — Modèle de MM. Millette et Bourley, 4, rue Meyerbeer.

PLANCHE COLORIÉE DE CHAPEAUX D'AUTOMNE

1. Chapeau Lomballe. — La forme est en paille de ris bléauté, retournée complètement derrière et relevée par devant. Guirlande jardinière de coquille- cots et de raisin. La calotte est entourée d'une torsade de rubans de faille des deux tons de bleu; une grande plume d'autruche bleue part du devant et retourne sur la nuque.

2. Chapeau Valentac. — La forme est en paille fantaisie noire. Une grosse ruche de ve- lours noir remplit l'intervalle des cheveux à la passe et forme auréole. Une touffe de géra- nium, aux feuillages d'un vert tendre, fait tête à une longue plume d'autruche noir; des coques de rubans sans envers ont l'air de rat- tacher la touffe de géranium; les brides for- mant barbes sont en tulle point d'esprit excessi- vement léger et entourées d'une blonde-den- telle fort mince.

3. Chapeau Pallar. — Forme en paille belge assez haute de calotte; la passe touche pres- que les cheveux; cependant cette passe, bri- dée de velours vert jaune, s'appuie sur une torsade de même velours. Une guirlande de rubans noirs, au feuillage pourpré, entoure la calotte et est retenue par des menus et des coques de velours vert pris dans l'étoffe en biais.

4. Chapeau Musette. — Le chapeau est en paille noire; il est bridé de turquoise noire; des biais de turquoise, d'un beau rose, entre- mêlés d'une torsade noire, forment auréole. La calotte est cachée sous une torsade de rubans de faille noire et rose, de plumes des

mêmes nuances alternées et d'une belle touffe de roses à cent feuilles.

5. *Chapeau Dinah*. — Ce chapeau, plus simple que les précédents, est en paille gaufrée noire. La passe, légèrement relevée, s'appuie sur une guirlande de roses pompon sans feuillages, d'un gracieux effet; une touffe de roses pompon se trouve mêlée aux corques qui retombent sur la nuque, et rattachent le retroussis du chapeau.

E. BOUVÉ.

### COURRIER DE LA MODE

Dans quelques jours va commencer la guerre à outrance contre les malheureux perdreaux, les pauvres lièvres, et plusieurs d'entre vous, mesdames, accompagneront sans doute leur mari ou leur père à travers champs, oubliant dans les émotions de la chasse les fatigues d'une longue marche. A celles-là, je recommanderai la botte ou la demi-botte en peau de daim, si douce et si souple, que le pied n'est jamais blessé par son contact. Les ronces, les broussailles et les pierres ne peuvent écorcher ni déchirer cette peau; et si la boue ou l'herbe des prés la maculent et la salissent, il suffit d'un vigoureux lavage pour faire disparaître toute tache. Il faut avoir seulement le soin de faire faire deux formes en bois, que l'on introduit dans la bottine, qui se moule exactement dessus.

Cette précaution prise, on brosse à l'eau de savon et on laisse sécher entièrement avec les formes. Cette opération peut se répéter autant de fois qu'il est nécessaire, et à chaque nouveau nettoyage on se trouve possesseur d'une paire de bottes neuves. Comme la peau de daim est d'une extrême solidité, il n'en suit que l'acquisition, en apparence coûteuse, d'une paire de chaussures d'excursion ou de voyage, faite avec cette peau, est une réelle économie. On a des bottes ou demi-bottes en daim pour 50 ou 60 francs.

J'ajouterais que rien n'est plus élégant et plus agréable à porter. Les gants de cheval, de chasse ou de voyage, les meilleurs et les plus élégants sont les gants du Tyrol, en peau de chamois, qui se lavent également et durent ainsi fort longtemps. J'ai déjà signalé ce genre de gants à mes lectrices.

Le procédé est encore plus simple que pour les bottines: on se gante, et ensuite on se lave les mains, tout comme si on n'avait pas de gants, avec du savon de toilette. Il est préférable d'avoir des mains en bois pour faire sécher; néanmoins, on peut simplement, après avoir retiré les gants, qui sont, par le moyen que j'ai indiqué, parfaitement propres, les suspendre à l'air au moyen d'une petite ficelle qui les réunit. Les marbrures qui se produisent disparaissent quand on remet les gants sur la main. Les couleurs les plus solides sont l'écrû et le paille.

Je me suis aperçue que je négligeais un peu celles de nos abonnées qui, bien que n'ayant plus vingt ans, ont cependant l'habitude d'une mise élégante et qui sont désireuses peut-être de savoir dans quelle limite une femme d'un certain âge doit suivre la mode. Si je n'ai pas causé plus tôt de cela avec vous, chères lectrices, c'est que cette question est infiniment délicate et que rien n'est plus difficile que de poser des principes à cet égard. La mode actuelle, d'ailleurs, semblait faite pour tout le monde, en ce



25. CORSELET EN VELOURS DÉCOUPÉ. — MODÈLE DE M<sup>lle</sup> ÉLISE. — DESSIN DE G. JANET.

sens qu'il est toujours possible de la modifier à son gré. Nous sommes au règne de l'arbitraire et de la fantaisie, et chaque femme, pour peu qu'elle ait un peu de goût et de tact, doit savoir faire le choix qui lui convient. Je dirai cependant que le chapeau est surtout le *drapau de l'âge* et de la tournure, et que rien n'est ridicule comme un édifice provoquant et tapageur sur la tête d'une femme qui, sans cesser d'être charmante, se doit à elle-même de se donner un extérieur posé et raisonnable. Donc, pas de chapeaux surélevés, surchargés de fleurs voyantes, et surtout pas de chapeaux, sans brides ou barbes nouant sous le menton passé.... voyons, le dirai-je? Eh bien, oui, je dois avoir le courage de la vérité: passé quarante ans. Le teint est resté uni et blanc; les yeux sont toujours brillants, le sourire laisse apercevoir des dents charmantes, mais un certain empiètement du cou et du menton, ou bien, au contraire, un muscle plus saillant, viennent, en altérant les frais contours, privilège exclusif de la jeunesse, indiquer à l'œil observateur cet âge si redoutable pour les femmes, pour celles du moins qui ont voué un culte à leur beauté. Donc à celles-là surtout je conseillerai les brides et les barbes qui, en dissimulant ces preuves, les aideront à maintenir l'illusion. Du reste, je ne b'âme nullement le désir très-naturel de rester belle le plus longtemps possible; ne vaut-il pas mieux, en effet, présenter à ceux qui vous chérissent l'usage la plus parfaite, surtout si l'on ne doit user pour cela que de stratagèmes aussi innocents que celui que j'indique? La mode des *mantelots*, mantilles, dolmans, qui sied si bien aux jeunes femmes, semble néanmoins avoir été créée pour les plus âgées. J'ai vu l'autre jour la plus jolie grand-mère du monde. Voici sa toilette. Un jupon de faille noire très-belle, n'ayant pour toute garniture qu'un plissé à la vieille posé presque dans le bas, haut de 20 centimètres, dont les deux têtes étaient ornées d'une toute petite guipure. Sur le plissé, fixant les plis, trois petits biais de velours noir très-étroits. La tunique était garnie d'un même plissé moins haut, avec deux petits biais; elle se relevait à peine sur les côtés et au milieu par derrière. Sur cette robe, était jeté un *mantelot bonne femme* en gros de Suez, avec pans carrés et assez larges par devant et par derrière. Ce *mantelot* était garni d'une haute guipure et d'une riche faite avec deux guipures basses cousues pied à pied et plissées ensuite; col en valenciennes et chantilly avec jabot coquillé blanc et noir, manches demi-larges, en valenciennes et chantilly. Pour compléter cette toilette, un chapeau en paille de riz noire, forme relevée par devant et s'abaissant vers les joues, et garni en dessous d'une ruche dans laquelle couraient des feuilles.



24. BANDE EN APPLICATION DE DRAP ET VELOURS, POUR CHAIRES, FAUTEUILS, AIDEAUX, DESCENTES DE LIT, ETC.

possible de la mod-  
 nnes au règne de  
 n'ais, et chaque  
 lle ait un peu de  
 voir faire le choix  
 cependant que le  
*brocheau de l'âge* et  
 rien n'est ridicule  
 quant et tapageur  
 qui, sans cesser d'ê-  
 elle-même de se  
 sé et raisonnable.  
 surchar-  
 et surtout pas de  
 barbes nouant sous  
 voyons, le dirai-je?  
 ir le courage de la  
 s. Le teint est resté  
 et toujours brillants,  
 ir des dents char-  
 empiètement du  
 en, au contraire, un  
 nement, en allant  
 ège exclusif de la  
 il observateur cet  
 les femmes, pour  
 oué un culte à leur  
 surtout je conseil-  
 rbes qui, en diss-  
 aiseront à main-ê-  
 je ne l'âme mille-  
 de rester belle le  
 ; ne vaut-il pas  
 r à ceux qui vous  
 s parfaite, surtout  
 cela que de strata-  
 e celui que j'indi-  
 ets, nautilles, dol-  
 ux jeunes femmes,  
 été créée pour les  
 e jour la plus jolie  
 ici sa toilette. Un  
 belle, n'ayant pour  
 sé à la vieille posé  
 de 20 centimètres,  
 ent ornées d'une  
 le plissé, fixant les  
 veitous noir très-  
 garnie d'un même  
 deux petits biais ;  
 au milieu par der-  
 eilet *bonne femme*  
 ser larges par de-  
 garni d'une haute  
 alpures basses cou-  
 ou valenciennes et  
 noir, manches  
 y. Pour complé-  
 de riz noire, forme  
 jous, et garni en  
 raient des feuilles



4. *Chailles*

*Moire et Valenciennes Ang. Paris*

5. *Genève*

1873

N°87

REVUE DE LA MODE  
*Gazette de la Famille*  
 13 Quai Voltaire à Paris

*Chapeaux de M<sup>me</sup> Moreau (Orléans) 23, R. des Capucines*

si  
fr  
p  
u  
la  
q

gi  
pe  
d'  
sa  
ch  
ce  
de  
so  
les  
ce  
la  
go  
ta  
fal  
tre  
me  
de  
avi  
pét  
à  
po  
Co  
sol  
par  
d'e  
peu  
bot  
60  
J  
plus  
de  
plus  
qui  
déjà  
L  
on  
si  
o  
prél  
néa  
qui  
pre  
qui

et des bouts  
noires, une  
entortillée  
larges bouts  
de tulle à p  
ton. Mais  
c'était le cr  
sur lesquels

Les form  
tous les Ag  
une plus gr  
plus sévèr  
seulesmo  
soit possib

J'ai vu d  
chez une de  
res modist  
de mantill  
arrangée e  
coiffure pou  
et pouvant  
au théâtre

diner. Cett  
en blonde  
tilly, est c  
place par l  
une sorte d  
casse de bo  
chiffonne s  
casse, de m  
mer un fi  
retombe en  
derrière; d  
les plus qu  
on place un  
roses ou  
fleur; ce bo  
pète en plu  
dessus. Une  
ruban ou de  
le fond m  
tourant et  
par un nes  
et à pans pl

Bien ex  
coiffure est  
Les jeunes  
vent la m  
mettant de  
rubans bl  
au lieu de f  
servir com  
théâtre en  
pointes de  
le meoton.

MARIE D

CAUS  
SUR LES  
DU

Quand o  
la maison, s  
soit aux bal  
qu'on y va  
touristes, d  
que les joies  
de plaisir,  
un voile je  
ce qui pe  
réfléchir;  
on a mon  
voit les pl  
sous les fl  
couvrent, l  
que trembl  
sur ce bes  
reconquer,  
un mot, d  
en avant,  
d'hui un  
bre de jeu  
esprit.

Et le mot  
malvais es  
fait leur ch  
qui sédui,  
que qui so  
atteint tou  
pour se pe  
c'est aussi  
c'est autan  
vivre, que

\* Une je

et des boutons de rose thé. Sur le chapeau, deux plumes noires, une torsade de velours mêlée de jais et une rose thé entourée dans une grande barbe de fin chantilly, dont les larges bouts retombant en écharpe par derrière; barbes de tulle à pois, bordées de chantilly nouant sous le menton. Mais ce qu'il y avait de mieux et de plus éblouissant, c'était le calme et doux visage, les beaux cheveux blancs sur lesquels ce chapeau était posé.

Les formes de robes restent à peu près les mêmes pour tous les âges. Un peu moins de *bourfouf* dans les jupes, une plus grande sobriété dans les garnitures, des couleurs plus sévères, voilà les seules modifications qu'il soit possible d'indiquer.

J'ai vu dernièrement chez une de nos premières modistes une sorte de mantille en dentelle arrangée en forme de coiffure pour dame âgée, et pouvant se mettre au théâtre ou pour un dîner. Cette mantille, en blonde ou en chantilly, est carrée et se place par la pointe sur une sorte de petite carcasse de bonnet. Elle se chiffonne sur cette carcasse, de manière à former un fond mou, et retombe en volle par derrière; devant, sous les plis qu'elle forme, on place un bouquet de roses ou toute autre fleur; ce bouquet se répète en plus gros dessous. Une torsade de ruban ou de velours fixe le fond mou en l'entourant et se termine par un nœud à coques et à pans placé derrière.

Bien exécutée, cette coiffure est charmante. Les jeunes femmes peuvent la modifier en y mettant des nœuds de rubans bleus ou roses au lieu de fleurs, et s'en servir comme sortie de théâtre en ramenant les pointes de derrière sous le menton.

MARIE DE BAVERNY.

CAUSERIE

SUR LES RIDICULES DU JOUR

Quand on va, durant la saison, soit aux eaux, soit aux bains de mer, et qu'on y va seulement en touristes, on ne prend que les joies de ces lieux de plaisir, et on laisse une voile jetée sur tout ce qui peut porter à réfléchir; mais quand on a mon âge et qu'on voit les plaies toujours sous les fleurs qui les couvrent, on ne peut que trembler et gémir sur ce besoin de se faire remarquer, admirer, en un mot, de se mettre en avant, dont aujourd'hui un grand nombre de jeunes filles sont possédées comme d'un mauvais esprit.

Et le mot dont je me sers est juste; car est-il un plus mauvais esprit que celui qui les porte à rejeter tout ce qui fait leur charme, tout ce qui plaît, tout ce qui attire, tout ce qui séduit, enfin, pour se poser en Bradamante, sans songer que qui sort des rangs sort de but, et que la calomnie atteint toujours la jeune fille assez humble et assez folle pour se présenter sans vergogne aux regards? D'ailleurs, c'est aussi du plus mauvais goût d'agir ainsi; en un mot, c'est autant pécher contre la bonne éducation et le savoir-vivre, que contre la morale et la modestie.

\* Une jeune fille, disait la marquise de Maintenon, comme

la violette des bois, doit être modeste, car c'est le parfum de son mérite seul qui donne du charme à sa beauté et sait la faire rechercher et aimer de tous.

Et ce qui était vrai dans le grand siècle, devrait être bien plus vrai encore dans celui-ci, où les rangs étant confondus, on ne se distingue plus que par la noblesse et la dignité de son caractère et de ses manières.

Du reste, si je veux vous parler de ce malheureux défaut qui semble s'implanter chez la jeunesse du jour, c'est justement j'ai eu dernièrement sous les yeux un exemple des conséquences déplorable qu'il peut entraîner à sa suite exemple qui a si bien donné à réfléchir aux spectatrices de

trant aux yeux des personnes de bonne compagnie comme des écrivains aussi mal élevés que déplorables.

L'une de ces demoiselles surtout s'était mise au premier rang de ces filles, et la galerie semblait l'admirer et l'envier, quand arriva ceci :

On voulut organiser une loterie pour une œuvre de bienfaisance, et tout naturellement la jeune fille dont je vous parle, se posant en présidente de la chose, se chargea de pourvoir aux lots et de placer une grande quantité de billets. Elle est folle, on la dit destinée à posséder une belle dot; aussi les lots de lui pleuvirent et ses billets de se placer à charme; elle triomphait donc sur toute la ligne... Mais voici le revers de cette brillante médaille :

Un soir qu'elle était au Casino avec sa bande d'admirateurs et que la musique qu'elle y entendait l'amusait sans doute, car ayant le sens musical dans les jambes, comme on l'a ordinairement à son âge, elle préférait les airs de danse à toutes les mélodies du monde, elle s'efforçait de cacher ses balancements en caressant ses lèvres avec des billets de la loterie susdite. — Un jeune homme qui lui était tout à fait inconnu s'avança rapidement vers elle, et lui offrant sa bourse, lui demanda en échange les billets qu'elle tenait.

Blessé par cette action, notre jeune fille se redressa fièrement en répondant qu'elle ne vendait pas ces billets-là.

Vous n'avez pas le droit de les garder, mademoiselle, fit alors l'étranger en souriant d'une façon fort injurieuse; ils appartiennent aux pauvres, dont vous n'êtes que la trésorière. Je les payerai le prix que vous me demanderez, mais je les veux...

Et en parlant ainsi, il portait la main sur les billets que la pauvre jeune fille retenait toute tremblante.

Cette discussion avait attiré l'attention générale, et les deux interlocuteurs furent bientôt entourés, chacun prenant fait et cause, qui pour l'un, qui pour l'autre; mais, hors les jeunes gens, que ce petit scandale amusait, tout le monde se montrait plutôt hostile que bienveillant pour l'auteur principal du débat, et je ne sais pas trop comment se serait terminée la chose, quand un certain bellâtre, adroit d'habitude de belles dots, disait-on, se plaça tout à coup devant l'acheteur refusé, lequel continuait à soutenir sa cause, et se prit à lui dire d'un air froid :

— Mademoiselle ne pouvait pas vous vendre ces billets, car ils sont à moi...

— Ah!... fit seulement l'étranger avec un si singulier sourire, sourire initié par tous ceux qui l'entouraient, que la jeune fille, comprenant aussitôt qu'elle était perdue, se laissa tomber sur sa chaise, en cachant sa tête dans ses mains et éclatant en sanglots.

Elle était perdue, en effet, la malheureuse enfant, car, devant ses pleurs, le débat s'ouvrit entre son défenseur et son antagoniste; si bien qu'ils se battirent le lendemain matin, et que l'un d'eux fut grièvement blessé. Aussi, à partir de ce moment, tout le monde devint si justement sévère contre celle qui était la cause première du mal, que la pauvre jeune fille, qui se voyait si fêlée et si enviée la veille, ne rencontra plus que des regards méprisants, des figures froides, enfin fut repoussée même par toutes les femmes jeunes et vieilles qui avaient jusque-là formé sa cour; aussi sa famille quitta-t-elle... au plus vite, et, je vous le répète, à



26. TOILETTE HENRI III. — MODELE DE M<sup>lle</sup> MILLETTE ET DOURELY. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

la chose, que leurs allures changèrent complètement après que ce petit drame de société fut joué.

Il y a quelques semaines, je me trouvais à \*\*\* pour prendre les eaux, pays thermal très-couru par les oisifs, les joueurs, beaucoup de femmes aux singulières allures, autant d'hommes en puissance de collets, et aussi par quelques familles honorables venues là pour leur santé et non pour leur plaisir. Tous ces genres divers s'assemblèrent naturellement par groupes et formèrent des coteries, sinon hostiles, tout au moins complètement étrangères les unes aux autres.

La plus bruyante était celle formée par quelques jeunes femmes et quelques jeunes filles, fort élégantes, portant beau, parlant fort, tranchant sur tout, en un mot, se mon-

partir de ce moment, comme si toutes nos jeunes filles avaient enfin compris que le monde n'est jamais véritablement indulgent pour personne, que ce n'est pas seulement un flateur, mais aussi un juge sévère auquel il ne faut pas donner la moindre prise sur vous, si vous voulez qu'il vous respecte, changèrent complètement d'allure et redévinrent ce qu'elles auraient dû être toujours, c'est-à-dire charmantes, parce qu'elles étaient simples et modestes.

Et voilà un fait qui devrait être publié à son de trompe par toute la France, afin de servir de leçon à toutes ces folles jeunes filles qui désirent avant tout se faire remarquer, sans songer au sort qu'elles peuvent faire à leur réputation par une semblable conduite, au lieu de se rappeler toujours ces sages maximes de la marquise de Lambert :

« Les qualités qui sont indispensables aux femmes pour vivre honnêtement dans le monde sont : la réserve, la retenue, la modestie et la pudeur ; la réserve dans ses manières et dans son maintien, la retenue dans sa conduite, la modestie dans ses discours, la pudeur dans ses sentiments, en un mot, la décence en toutes choses ; car la décence, c'est la dignité de la femme, dignité qu'elle ne saurait blesser sans en souffrir profondément, puisqu'elle ne peut inspirer le respect aux autres que dans la mesure de celui qu'elle se porte à elle-même. »

Mais, hélas ! qui les met en pratique aujourd'hui, ces sages conseils d'une femme de grand caractère, très-haut placée dans le grand monde, d'une grande dame, en un mot ? On aime bien mieux suivre ce qui est laid, vulgaire et ridicule, c'est-à-dire tirer de bas élagé les exemples à suivre, au lieu de les prendre de plus haut que soi. Je ne sais pas si c'est la vanité que l'on écoute, en agissant ainsi, mais je sais que c'est au moins la sottise.

C<sup>te</sup> DE BISSANVILLE.

## LES MENUS DE LA SAISON

Septembre

Avec le mois de septembre, le gibier et les huîtres nous reviennent.

Le gibier de l'année est déjà parvenu à une grosseur raisonnable ; mais il ne sera vraiment bon, les perdreaux surtout, que dans un mois ou deux.

Mais il est des oiseaux qui réclament d'une manière toute spéciale l'honneur d'être mangés en septembre. La caillie qui s'enveloppe d'une feuille de vigne, puis d'une barde de lard et rôtie à point, c'est-à-dire nullement saignante, est un rôti délicieux.

La grive de vigne, dont le raijin est alors la principale nourriture, et qui arrive à point au moment où la vendange est dans toute sa maturité.

Il faut aussi la mettre en broche enveloppée d'une feuille de vigne et ne lui enlever que le gésier. Des rôties de pain, placées en dessous et qu'arrose leur suc, en augmentent de beaucoup les agréments.

On fait avec les grives un friand rôti, que je vais indiquer.

Après les avoir embrochées, comme il est dit ci-dessus, et pendant qu'elles rôissent, faire un petit roux, le mouiller de bon jus et d'un verre d'excellent vin blanc et exprimer le jus d'un citron vert ; laisser mijoter ; puis, à leur descente de broche, placer les grives dans cette sauce en y ajoutant une douzaine de grives préalablement blanchies. Quand les grives ont bouilli doucement pendant un quart d'heure dans cette sauce, on les dégraisse et on sert.

Il est encore un oiseau fort délicat et peu connu, que nous amène le mois de septembre, c'est le guinard, espèce de pluvier, dont il a la grosseur. Le guinard se traite comme le pluvier, et on en fait à Chartres des pâtés fort recommandables.

Voici pour le 1<sup>er</sup> septembre un menu que j'emprunte à mes 306 menus. Il est à la date du 1<sup>er</sup> de ce mois :

Consummé aux crûs pochés.  
Tête de veau farcie.  
Côtelettes de mouton à la financière.  
Cailles rôties.  
Écrevisses au court-bouillon.  
Macedoine de fruits au citron.

LE BARON BRISSE.

## LA MUSIQUE

*Dans les abîmes*, air du ballet de Sardanapale, opéra de Victorien Jancières, transcription variée pour le piano, par Francis Planté, prix, 2 fr. 50. Ce morceau de concert est très-brillant et d'une exécution assez difficile ; il exige beaucoup de netteté et de trilo et un grand soin des nuances et des détails.

*Le Télégramme*, grande valse de Johann Strauss, de Vienne, l'auteur du *Beau Danube bleu* et de tant de valse célèbres. Celle-ci ne le cède à aucune connue pour le charme et la grâce. C'est absolument une primeur que je recommande à nos abonnés. Elle a été aussi arrangée à quatre mains par Renaud de Velbac. A deux mains, elle coûte, 2 fr. 50, à quatre mains, 5 fr.

*La Turquoise*, grande mazurka de salon pour piano, par J. A. Anschütz, une nouveauté aussi, et qui aura certainement beaucoup de succès. — Heugel, éditeur.

*Olga*, polka mazurka, par Maximilien Gréziou. Très-bien rythmée et très chantante, facile d'exécution.

M. DE R.

## UN CHEVEU BLANC (1)

HISTOIRE INTIME

(Suite et fin)

Ces visites journalières et les longues stations auxquelles elles servaient de prétexte avaient fini par faire à M<sup>lle</sup> Dalbrun une habitude et presque une nécessité de sa présence. Elle s'accoutumait à la considérer comme de la maison, et le traitait avec une douce et prévenante familiarité.

Un jour, la malade étant mieux, le médecin permit une courte promenade ; la jeune fille descendit au jardin, appuyée d'une part sur le bras de sa mère, de l'autre sur celui de Gaston.

Tout en marchant, on devisait :

— Eh bien, monsieur, disait M<sup>lle</sup> Dalbrun, que nous apprendrez-vous à nous, pauvres recluses, qui ne savons plus rien des choses d'ici-bas ? Qu'est-ce que l'on fait à la Redoute ?

— La fortune, madame, ce qu'on y fait toujours : on feint d'y danser et d'y lire la gasette, mais, au fond, on s'amuse à s'y ruiner.

— Et vous-même, monsieur, la fortune, comment vous traite-t-elle ?

— La fortune, madame ? Je n'ai plus rien à craindre ni à espérer de ses caprices.

— Expliquez-vous, de grâce.

— Je ne joue plus, madame... je ne jouerai jamais, articula Gaston avec une intention marquée.

— Asseyons-nous, ma mère, fit la convalescente, prise d'une faiblesse subite. J'ai besoin d'un moment de repos.

Oh s'assit sur un banc, et puis l'on remonta dans un silence profond et presque solennel.

Gaston ne l'interrompit que pour prendre congé. Comme M<sup>lle</sup> Dalbrun le reconduisit à sa sortie, il la prit à part et lui dit d'une voix légèrement altérée :

— Veuillez, madame, m'accorder demain matin un moment d'entretien... Il faut que je vous parle... sans témoins...

— Je vous attends, monsieur, répondit M<sup>lle</sup> Dalbrun en s'efforçant de comprimer le trouble qui s'empara d'elle.

En effet, cette demande, rapprochée du propos significatif par lequel Gaston avait clos la conversation engagée au jardin, n'était-elle pas le présage et le préambule d'un aveu formel et décisif ? Il allait donc se déclarer ! Elle ne s'était donc pas trompée ! elle voyait se réaliser le rêve qu'elle avait caressé sans presque oser en concevoir vis-à-vis d'elle-même.

Il l'aimait ! tout concourait à l'en convaincre, et ses attentions, et la fréquence de ses visites, et plus que tout cela, l'héroïsme qu'il avait déployé pour elle. Exposé-on ses jours pour une femme qui n'inspire qu'un caprice éphémère ?

Cette pensée inondait l'âme de M<sup>lle</sup> Dalbrun de la plus délicate ivresse. Elle se sentait heureuse et fière d'une conquête qui flattait à la fois le penchant de son cœur et l'instinct de sa vanité. Elle se glorifiait d'un empire vainement ambitionné par d'autres, par de plus jeunes qu'elle.

Alors, par une brusque conversion, le sentiment de l'indigence de leurs âges, l'idée que la jeunesse de Gaston survivrait à la sienne, se glissait au milieu des ébats de sa joie comme le serpent dans les fleurs. Mais elle chassait bien vite cette image importune, et, toute à l'épanouissement de ses espérances, elle se plaisait à s'étourdir sur les épreuves de l'avenir.

Ce fut dans l'agitation d'une impatience fébrile, qui la poursuivait jusqu'au sein du sommeil, que M<sup>lle</sup> Dalbrun attendit le terme si lent à venir au gré de ses souhaits.

Dès la pointe du jour elle eût quitté son lit, n'eût été la crainte de trahir par cet empressement insolite l'anxiété presque enfantine qui faisait bouillir son sang.

Cependant elle se leva longtemps avant son heure ordinaire et se mit sur-le-champ à sa toilette, autant afin de tuer le temps que pour relever encore par les artifices de l'art les avantages de la nature.

Elle donna la dernière main à son ajustement, lorsque Gaston se fit annoncer dans le salon où elle l'attendait, seule.

Il entre avec une demi-teinte de solennité que tempère l'aisance qui lui est familière, s'assoit, et s'adressant à M<sup>lle</sup> Dalbrun :

— Ai-je besoin, madame, lui dit-il, d'expliquer le sujet qui m'amène ? Ne m'avez-vous pas deviné ?

— Peut-être.

— Quand mes soins, mes assiduités, quand toute ma conduite ne vous eussent point éclairée, le sens de mes paroles d'hier eût-il pu vous laisser un doute ?... Eh bien, oui, ce sentiment dont je poursuivais l'ombre, je l'ai trouvé... Cette femme, ce messie que mon cœur attendait, il est venu !... En un mot, madame, je suis amoureux.

— En êtes-vous bien sûr, monsieur ? répliqua M<sup>lle</sup> Dalbrun en accompagnant cette question d'un sourire de coquetterie.

— Comme vous, j'ai douté d'abord, répliqua gravement Gaston. J'ai craint de confondre une inclination passagère avec un attachement durable. J'ai interrogé une à une toutes les fibres de mon cœur, j'ai sondé le fond de mon âme... Maintenant mes doutes sont levés, madame ; le bonheur de ma vie dépend d'une union dont vous êtes l'arbitre. Prononcez... Celle que j'aime, achève-t-il en apercevant M<sup>lle</sup> Dalbrun qui venait d'entr'ouvrir la porte du salon, celle que j'aime... la voilà !

A ce coup de foudre qui pulvérisait l'échafaudage de ses rêves, M<sup>lle</sup> Dalbrun sentit un froid mortel se glisser dans ses veines. Ses tempes s'humectèrent d'une sueur glacée, ses paupières se fermèrent, son pouls cessa de battre, et elle se laissa presque défaillir.

— Qu'avez-vous, madame ? s'écria Gaston en la voyant pâlir.

— Rien, monsieur, dit M<sup>lle</sup> Dalbrun imposant silence à ses angoisses.

Elle serra convulsivement la main de sa fille, qui s'était élançé à son secours.

— Rien qu'un malaise subit, causé par l'émotion bien naturelle de se voir près d'être séparée de l'objet de sa plus tendre affection.

— A Dieu ne plaise que j'aie la cruauté de réclamer de vous un pareil sacrifice ! Je n'ai pas de mère, madame, vous deviendrez la mienne. Vous ne nous quitterez pas ; vous vivrez près de nous, en famille ; l'être que je chérirai le plus au monde... après elle... ce sera vous.

Elle jeta sur Gaston un regard de douleur et de résignation, et, tournant la tête vers sa fille penchée sur son épaule :

— A toi de prononcer, lui dit-elle.

Celle-ci baissa timidement les yeux, et, pour toute réponse, tendit à Gaston une main, qu'il pressa dans les siennes en y déposant un baiser... coup suprême qui résonna dans l'âme de M<sup>lle</sup> Dalbrun comme le glas funèbre de sa dernière illusion !

M<sup>lle</sup> d'Arvigny s'arrêta un moment en proie à une émotion que partageait M<sup>lle</sup> de Tourville.

— Et maintenant, veux-tu, Constance, que je déchire le voile sous lequel j'ai déguisé mes personnages ?

— Inutile, ma mère, de leur ôter leurs masques... Je connais depuis seize ans l'ingénuité ; vous venez de m'en apprendre le mot.

— Eh bien, profite, mon enfant, d'une leçon plus cruelle que l'avis discret que t'a donné ton cheveu blanc... Il vaut mieux laisser des regrets que d'attendre l'indifférence. Préviens par une retraite volontaire les dédains de ce monde qui l'adore aujourd'hui. Adieu, adieu avant que ton sceptre s'échappe malgré toi de tes mains, et réfugie-toi dans le sein de ces jouissances domestiques qui ne nous abandonnent qu'avec la vie. Le temps, crois-en mon expérience, te les fera trouver plus douces que celles de la vanité.

Le soir même, M<sup>lle</sup> de Tourville allait au bal parée de la toilette sévère, bien que toujours élégante, d'une femme retranchée dans son rôle de mère, et répondait aux jeunes gens, qui, suivant leur usage, se pressaient autour d'elle pour brigrer la faveur d'une contredanse :

— Non, monsieur, je ne danse plus, mais voilà ma fille que je recommande à mes danseurs... Je lui lègue ma survivance.

A. DE BRAGELONNY.

FIN

## IL NE FAUT PAS COURIR.....

MORALITÉ

PERSONNAGES

LA MARQUISE DE CLERMONT.  
ANTOINETTE D'AUBETERRE, sa nièce.  
LE CHEVALIER DE NOGENT, cousin d'Antoinette.  
LE VICOMTE DE PONTBRIAND.  
M. DE LAVARDIN, commandeur de Malte.  
Un Domestique.

Le scène est un château d'Anboterre, en Normandie (1709). Un pavillon. Porte au fond ; portes latérales ouvertes sur le jardin ; tables, chaises rustiques.

SCÈNE PREMIÈRE

LA MARQUISE, ANTOINETTE

(Au lever du rideau, un domestique dessert une collation.)

LA MARQUISE. Germain, dès que M. de Nogent descendra de voiture, vous le prévirez que nous sommes au jardin.

ANTOINETTE, lisant une lettre. « Je quitte Paris ce soir et serai demain près de vous avant l'heure du déjeuner... »

(1) Autorisation de reproduire pour les journaux qui ont traité avec la Société des gens de lettres.



répliqua M<sup>me</sup> Dal-  
d'un sourire de co-  
répliqua gravement  
inclination passagère  
rogé une à une tou-  
fond de mon âme...  
dame; le bonheur de  
êtes l'arbître. Pro-  
est-il en apercevant  
la porte d'un salon.  
Pêcheaufrage de ses  
pétel se glisser dans  
d'une su-cr glacée,  
ce cessa de battre, et  
Gaston en la voyant  
n'imposant silence à  
sa fille, qui s'étais  
par l'émotion bien  
de l'objet de sa plus  
auté de réclamer de  
mère, madame, vous  
quitterez pas; vous  
ne je chérirai le plus  
meulor et de résigua-  
penchée sur son  
et, pour toute ré-  
u'il pressa dans les  
suprême qui résonna  
glas funèbre de sa  
n proie à une émo-  
que je déchire le  
annages?  
eurs masques... Je  
vous venez de m'en  
ne leçon plus cruelle  
cheveu blanc... Il  
rendre l'indifférence,  
les dédains de ce  
que avant que ton  
salins, et refuge-toi  
diliques qui ne nous  
crois-en mon expé-  
ce celles de la  
ait au bal parée de  
grande, d'une femme  
épandait aux jeunes  
asient autour d'elle  
e r:  
ais voici ma fille que  
ul lègue ma survi-  
BRAGELONNE.  
RIR.....  
Normandie (1769).  
converties sur le jardin)  
RE  
TTE  
ert une collation.)  
de Nogent descen-  
n nous sommes au  
te Paris ce soir et  
du déjeuner... »

Voula bien la lettre de mon cousin, et pourtant nous avons déjeuné seules, et il est midi depuis longtemps. (Avec inquiétude.) Il faut qu'il lui soit arrivé quelque accident; sans cela...

LA MARQUISE. Attendu avec tant d'impatience, ce serait impardonnable!

ANTOINETTE. Dame, ma tante, quand on ne s'est pas vu depuis un grand mois!

LA MARQUISE. Et que l'on compte les jours... Je ne parle pas du chevalier.

ANTOINETTE. Oh! ma tante, M. de Pontbriand faisait hier l'éloge de M. de Nogent...

LA MARQUISE. Oui, et M. de Nogent faisait, le mois dernier, l'éloge de M. de Pontbriand. Ils se soutiennent tous de peur de perdre l'équilibre; tous deux ont pour amis des vieillards de vingt-cinq ans et des jeunes gens de cinquante, qui font de la vie une étourderie perpétuelle! Le chevalier sentait un peu la province à son arrivée; on le dit maintenant fort changé. Les leçons de la cour vous forment si vite! Avoir bonne mine, persister agréablement tout ce qu'on doit respecter, jeter ses créanciers à la porte, son patri-moine par la fenêtre, tout dire et ne croire à rien, tout promettre et ne rien tenir... voilà le merveilleux moyen de passer petit-maitre!

ANTOINETTE. Oh! je suis sûre que mon cousin...

LA MARQUISE. Voyez plutôt: le chevalier devait être ici ce matin... Mais on s'arrache si difficilement aux séductions de Paris!

NOGENT, en dehors. Bien, bien... Je sais...

ANTOINETTE, avec émotion. Ah! c'est sa voix!

LA MARQUISE, froidement. En effet, je crois que c'est lui.

SCÈNE II

NOGENT, en riche costume de voyage, LA MARQUISE,

ANTOINETTE.

NOGENT, baisant la main de la marquise. Ah! madame... ah! ma cousine... que je suis heureux de vous revoir!... Jamais voyage ne m'a semblé si long.

LA MARQUISE. Voilà un compliment qui s'est fait attendre, sa-cz-vous, chevalier!

NOGENT. Ne me grondez pas trop, chère parente; vos routes sont détestables, et puis... c'est la faute de Jaminin, ce fripon de Jaminin! Je le chasserai; il m'a versé deux fois...

ANTOINETTE. Quand je vous disais, ma tante...

NOGENT. J'avais si hâte d'arriver! Tenez, madame, j'habite Paris, Paris où l'on oublie si vite! J'ai d'excellents amis; on veut bien s'occuper de moi; je suis de toutes les fêtes; on m'écritait presque: « Pends-toi, chevalier, on a soupé sans toi! » Eh bien, rien ne vaut pour moi cette belle verdure, ces vieux arbres, cette charmante hospitalité, ce château rempli pour moi de si bons souvenirs, de celui de ma cousine, de votre, madame... tout ce que j'aime! (Avec animation.) Mais Paris... oh! Paris...

LA MARQUISE. Eh bien, voyons, chevalier, qu'y dit-on de nouveau? A dix lieues de Paris, on ne sait plus rien de ce qui se passe.

NOGENT, à part. Tant mieux! (Haut.) Madame, on dit que cette ennuyeuse M<sup>me</sup> de Villiers qui faisait la pluie et le beau temps ne fait plus que la pluie...

LA MARQUISE. Alors, chevalier, soyez franc... Vous aurez été mal reçu?

NOGENT. Oh! madame, je ne me suis pas présenté... Mon cœur n'était pas là.

LA MARQUISE. Et où était-il, votre cœur?

NOGENT, regardant Antoinette. A dix lieues de Paris, madame.

LA MARQUISE. Toujours aussi l'pris, chevalier?

NOGENT. Non, madame... plus épris!

LA MARQUISE. Savez-vous bien, mon cher monsieur de Nogent, que vous avez une fort mauvaise réputation?

NOGENT. Madame, il y a tant de coquins qui en ont une bonne...

LA MARQUISE. On assure que vous distribuez vos serments à toute la terre... Il y a des gens qui nourrissent cinq mille passions avec un seul cœur: c'est le miracle des poisons.

NOGENT. Oh m'aura calomnié, madame, car mon cœur ne m'appartient plus.

LA MARQUISE. Oui, mais à qui bien appartient-il?

(Antoinette relève la tête.)

NOGENT, regardant Antoinette. A une seule personne, madame, à une seule que j'aimerais toujours, si madame la marquise et M<sup>me</sup> d'Aubeterre le permettent.

(Une heure sonne à l'horloge du château.)

LA MARQUISE, à part. Une heure!... et ce commandeur qui n'arrive pas!... (Haut, d'un ton grave.) Chevalier, la chose est sérieuse, et j'espère qu'une fois par hasard vous dites la vérité. Il est de ces circonstances où les plus légers se rappellent qu'ils sont hommes d'honneur, et je vous crois un galant homme, chevalier; vous ne tromperiez personne. Nous allons avoir une réunion de famille; on va parler de vous.

NOGENT. Oui, la médianse!... on est si méchant en province!...

LA MARQUISE. Que voulez-vous?... Si, par malheur, on dit ce qu'on pense... Ah! je vous ai aussi ménagé une petite surprise qui vous sera fort agréable.

NOGENT. Une surprise?...

SCÈNE III

LES MÊMES, PONTBRIAND, entrant en élégant habit de chasse.

LA MARQUISE, à Pontbriand. Eh bien, qu'avez-vous tué?

PONTBRIAND, s'inclinant. Pas même le temps, madame, puisque je suis votre hôte.

NOGENT, se retournant et avec joie. Pontbriand!... (Il lui serre la main.)

PONTBRIAND. Frédéric... ce cher Frédéric!...

NOGENT. Deux années d'absence! (A la marquise.) Ah! madame, quelle bonne surprise!

UN DOMESTIQUE, entrant. Madame la marquise est attendue au salon.

PONTBRIAND et NOGENT. Madame, permettez-nous...

LA MARQUISE. Non, messieurs... Deux années d'absence!... Je prendrai le bras d'Antoinette. Au revoir, chevalier.

NOGENT, à Antoinette. Plaisez pour moi!

ANTOINETTE. Monsieur le chevalier a donc bien peur qu'il y ait procès! (Elle sort avec la marquise.)

SCÈNE IV

NOGENT, PONTBRIAND.

NOGENT, la regardant d'éloigner. Elle est ravissante, ma cousine! On dirait que la marquise se doute de quelque chose, mais je veux être pendu si... (Retournant à Pontbriand.) Alcibiade!...

Où, puisque je retrouve un ami si sâle...

PONTBRIAND. Ta fortune n'avait pas besoin de cette rencontre pour prendre une face nouvelle! On dit que tu te maries.

NOGENT, avec terreur. Qui dit cela?

PONTBRIAND. Eh! mon Dieu, qu'y a-t-il là de si effrayant?... Une femme charmante!

NOGENT. Oh! oui, mon ami.

PONTBRIAND. Que lui aimez?...

NOGENT. Énormément.

PONTBRIAND. Deux ou trois belles terres...

NOGENT. Quatre, mon ami.

PONTBRIAND. Attant d'esprit que d'ingénuité...

NOGENT. Je crois bien... une veuve!

PONTBRIAND. Comment, une veuve?...

NOGENT. Voilà, mon cher, voilà justement où commence mon malheur. Je ne te dis pas cela par fatuité, mon ami... mais je suis trop aimé à la fois.

PONTBRIAND. Bon! je vais être un confident de tragédie.

NOGENT. Je t'appellerai Arbate... D'ailleurs, c'est la faute... les absents ont tort. Figure-toi donc, cher Arbate, que, précisément à l'époque où je commençais à devenir considérablement amoureux de M<sup>me</sup> d'Aubeterre, — il y a de cela six mois! — je fus d'une grande nuit chez M<sup>me</sup> de Mailly, à Versailles; là je fis la rencontre d'un domino...

PONTBRIAND. Un domino?...

NOGENT. Oui... le domino le plus accompli... une tournure délicieuse, une voix irrésistible, un pied, une main, des yeux!... (Pontbriand sourit.) Ne m'interromps donc pas, mon ami...

PONTBRIAND. Je ne dis rien.

NOGENT. Oui, sous son lo-p de velours, des yeux qui étincelaient; j'olle probablement comme un ange, elle me fit ma biographie avec l'esprit d'un démon. Que te dirai-je? mon ami, j'en devais fou. — « Qui êtes-vous, de grâce? — Vous ne le savez jamais. — Madame de Mailly, que je supplie, demeure inexorable; tout ce que je puis savoir, c'est que mon domino cache une veuve jeune et charmante. Le beau moyen de me calmer! Le bal fini, je ne perdis pas tout à fait la tête; elle me permit de l'accompagner jus qu'à sa voiture; je mets dix louis dans la main d'un de ses gens... C'était M<sup>me</sup> de... Je ne puis encore te la nommer. Le jour même, à tout hasard, j'écris; mes trois premières lettres restent sans réponse...

PONTBRIAND. Tiens!... comme les miennes... C'est singulier.

NOGENT. A la quatrième, on m'envoie la moitié d'une impertinence; à la cinquième, la glace fond; la sixième était tempérée. Enfin, mon ami, je ne la connais pas; je ne l'ai jamais vue, mais j'en suis sûr, et j'ai quatorze lettres d'elle attachées avec une lueur rose.

PONTBRIAND. Et quand cet astre-là sera-t-il visible à Paris?

NOGENT. C'est une tyrannie, mon cher... Elle sait tout ce que je fais, tout ce que je dis mieux que moi-même. J'ai prohibé pour venir ici de quelques semaines qu'elle doit passer à sa terre de Bretagne, car elle m'a juré qu'au premier péché elle viendrait, fût-ce au bout du monde, et

dans ce même costume sous lequel je ne l'ai devinée qu'une seule fois, m'en faire faire pénitence; et j'aurais presque envie...

PONTBRIAND. Alors, brûle ce que tu as adoré, et reviens à ta cousine...

NOGENT. Eh! mon cher, voilà justement ce qui me rend le plus infortuné des hommes. Pris entre deux feux, je n'ose passer outre... J'adore plus que jamais M<sup>me</sup> d'Aubeterre... Ah! mon ami, quel sort que le nôtre!

PONTBRIAND. Mon ami, fais comme moi... Je suis également fou, car il y a dans nos aventures une analogie... Oui, fou d'un domino impénétrable comme le tien... qui me rebute, lui, par exemple... Eh bien! j'ai écrit d'ici ce matin même, pour refuser la fille unique d'un premier président, et j'en ai averti mon domino. C'est de la bonne politique.

NOGENT. Oh! moi, mon cher, la chose est impossible... une fiancée, mon rêve du jour! une veuve, mon rêve de la nuit!... et pour qui j'ai versé mon sang, car j'oubiais de te le dire: il parait que dans ce bal j'avais trébuché sur l'œil de perdrix d'un commandeur de Maille qui nous suivait d'un air bourru. J'ai su depuis qu'il voulait beaucoup de bien à M<sup>me</sup> de... Je ne puis encore te la nommer. — Monsieur le chevalier, me dit-il, a-t-il vu quelquefois le lever du soleil? — C'est l'heure où je me couche, répondis-je. — C'est un magnifique spectacle, à la porte Maillo! surtout. — C'est et le lendemain je recevais un très-joli coup d'épée dans le bras droit. Cinq heures du matin, c'est une heure bien incommode...

PONTBRIAND, se levant brusquement. Ah çà! mais c'est mon histoire que tu me racontes là... J'ai été aussi allié, pour le bras gauche, il est vrai, par un commandeur...

NOGENT. Ce doit être le mien!

PONTBRIAND. A l'occasion d'un œil de perdrix...

NOGENT. Ce doit être le sien!

PONTBRIAND. Et d'un domino amaranthe à l'Opéra...

NOGENT. Ah çà! mais ce damné commandeur a donc la spécialité des dominos amaranthes!

PONTBRIAND. Il m'a promis que je le reverrais...

NOGENT. C'est aussi ce qu'il m'a fait espérer. Nais nous pouvons respirer; l'important est de gagner du temps. Or il a, dit-on, la goutte six mois de l'année, et nous sommes en septembre.

LE COMMANDEUR, en dehors. La marquise est visible!

UN DOMESTIQUE. Oui, monsieur le commandeur.

NOGENT et PONTBRIAND, stupéfaits. Hein?...

PONTBRIAND. Il me semble avoir entendu...

NOGENT. La voix du commandeur!

SCÈNE V

LE COMMANDEUR, NOGENT, PONTBRIAND.

LE COMMANDEUR. Monsieur le chevalier!... monsieur le vicomte!...

NOGENT et PONTBRIAND, à part. Mon commandeur!

LE COMMANDEUR. Ah! parbleu, messieurs, la rencontre est heureuse, et je bénis le sort qui vous fait aujourd'hui sans doute mes voisins de campagne... Et comment va votre bras droit, monsieur de Nogent?

PONTBRIAND. Comment va ton bras droit?

NOGENT. Mon bras droit?... tout à fait cicatrisé, commandeur...

LE COMMANDEUR. Et votre bras gauche, monsieur de Pontbriand?

NOGENT. Et ton bras gauche?

PONTBRIAND. Mon bras gauche?... tout à fait guéri, commandeur...

LE COMMANDEUR. Ah! c'est que j'ai une manière de blesser les gens de mérite...

NOGENT. Oui, un vrai coup de lancette, comme le docteur Tronchin.

LE COMMANDEUR. Ah! j'ai mis aussi bien des gens en terre, comme le docteur Tronchin... (A Nogent.) Enfin, chevalier, cela va mieux?

NOGENT. Cela va très-bien, commandeur.

LE COMMANDEUR. Monsieur de Pontbriand aussi?

PONTBRIAND. Moi aussi.

LE COMMANDEUR, leur tendant la main. Eh bien, sans rancune?

NOGENT et PONTBRIAND. Aucuns.

LE COMMANDEUR. Tout est oublié?

NOGENT et PONTBRIAND. Tout.

LE COMMANDEUR. Alors nous pouvons recommencer... NOGENT et PONTBRIAND. Recommencer!...

PONTBRIAND. Je ne demande pas mieux.

LE COMMANDEUR. Oh! vous, monsieur le vicomte, nous verrons plus tard. (A part.) Il n'est pas dangereux. (Haut, à Nogent.) A moins que monsieur le chevalier n'ait l'extrême bonté de s'occuper infiniment moins de M<sup>me</sup> de No-ray...

PONTBRIAND, se laissant tomber sur une chaise. Ah!...

NOGENT. Redonne!... (Se retournant au mouvement de Pontbriand.) Qu'as-tu donc, Pontbriand?

PONTBRIAND. Mon domino de l'Opéra?... Avoir refusé la fille unique d'un premier président!

NOGENT. Infortuné Arbate!

LE COMMANDEUR. Eh bien, chevalier?  
NOGENT. Ah! commandeur, c'est une plaisanterie... Tout ce que vous voudrez, sauf l'impossible...

LE COMMANDEUR. Monsieur le chevalier a-t-il vu quelquefois le coucher du soleil?

NOGENT, à part. Nous y voilà. (Haut.) Jamais... C'est l'heure où je me lève.

LE COMMANDEUR. C'est un magnifique spectacle, que je serais très-aise de lui faire voir aujourd'hui, étant dans la nécessité de partir demain.

NOGENT, à part. Il part demain!

UN DOMESTIQUE. Une lettre pour M. le chevalier!

NOGENT. Vous permettez, messieurs? (À part et avec surprise.) De M<sup>me</sup> de Noisy? C'est incroyable!... (Il lit.)

« Je suis où vous êtes. Vous avez vingt-cinq minutes pour faire vos adieux, sinon dans une heure... Vous savez ma promesse. Un courrier à cheval attend la réponse au bout de l'avenue. » — Il n'y a pas à balancer... (Haut.) Commandeur, vous me voyez désolé.

LE COMMANDEUR, avec défiance. Une mauvaise nouvelle, monsieur?

NOGENT. Une affaire de famille me rappelle immédiatement à Paris... Je suis forcé de vous quitter sur-le-champ. Ce sera, si vous le voulez bien, partie remise; seulement, monsieur, puisque vous m'avez fait l'honneur de me donner un de vos meilleurs coups d'épée, permettez-moi de vous demander l'honneur sur tout ceci.

LE COMMANDEUR. Comptez-y. (À part et très-vite.) Un rendez-vous, c'est certain... Venue inconnue à Paris, elle espère... Oh! tu n'en seras pas quitte à ce prix-là! (Haut.) Adieu donc, monsieur le chevalier; je ferai en sorte de lâcher mon retour. (À Pontbriand, qui se lève.) Monsieur de Pontbriand serait-il assez bon pour me conduire près de ces dames? (Il sort.)

## SCENE VI

NOGENT, seul. Quelle situation!... Il faut pourtant obéir... Une fois à Paris, je trouverai bien un moyen de m'esquiver... Vite, écrivons... (Il s'assied.) « Mon colonel... » Qu'est-ce que je dis donc?... « Mon dominos, vous l'ordonnez, je pars... » A vous pour la vie. (Mettant l'adresse.) « A madame... madame de Noisy... Ciel! du bruit!... la marquise!... Vite cette lettre à son adresse. (Il sort.)

## SCENE VII

LE COMMANDEUR, PONTBRIAND, LA MARQUISE, entrant au bras du Commandeur, ANTOINETTE, au bras de Pontbriand.

LA MARQUISE, au Commandeur. Oui, commandeur, on ne pouvait arriver plus à propos. Je désespérais de vous voir cette année à la campagne.

(Pendant ce temps, Antoinette cause à voix basse avec Pontbriand.)

LE COMMANDEUR. Je vais donc pouvoir vous être bon à quelque chose, marquise?

LA MARQUISE. Peut-être, car, puisque vous ne faites qu'une apparition à Aubeterre, il faut pourtant bien vous soucier aujourd'hui un grand secret...

LE COMMANDEUR. Ma discrétion...

LA MARQUISE. Comme voisin, vous savez peut-être déjà le premier mot de ce secret-là... les murs m'ouvrent ont des oreilles.

LE COMMANDEUR. Oh! madame, trois quarts de lieue de distance...

LA MARQUISE, faisant la voir. Il s'agit du mariage de notre chère Antoinette.

LE COMMANDEUR. Déjà!... Comme cela nous... je n'ose pas dire rejoint. Et quel est l'homme heureux?...

LA MARQUISE. Vous le connaissez, à coup sûr; ce doit être un de vos blessés.

LE COMMANDEUR. Oh! madame, j'ai passé la ville et la cour au fil de l'épée.

LA MARQUISE. Il est impossible alors que vous n'ayez pas entamé un certain chevalier de Nogent...

LE COMMANDEUR, avec explosion. Ce serait lui!

LA MARQUISE. Vous voyez bien...

LE COMMANDEUR, à part. Ah! tu te permets de remarquer M<sup>me</sup> de Noisy... (Haut.) Comment donc! un ami de M. de Pontbriand... (Pontbriand retourne la tête.) Nous parlons du chevalier; c'est un fort aimable garçon... tout à fait rangé.

PONTBRIAND, étonné, à la marquise. Oh! Nogent fera le bonheur de toutes les femmes...

LA MARQUISE, étonnée. Eh bien, monsieur!

PONTBRIAND, se reprenant. De sa femme... (À part.) Si je pouvais le marier lui!

LA MARQUISE, d'un ton de reproche. Ah! monsieur de Pontbriand!... (Elle censure en se promenant.)

ANTOINETTE, mystérieusement au Commandeur. Commandeur, vous allez me trouver bien curieuse...

LE COMMANDEUR. Oh! je suis sûr que vous de l'êtes pas du tout.

XAVIER AUBRYL.

(La suite au prochain numéro).

## DE L'EMPLOI DES FRUITS

## LA PÊCHE

La pêche est un des fruits les plus savoureux que nous ayons; sa nature aqueuse est un obstacle à sa conservation et à son transport à de longues distances, à moins qu'on ne la cueille un peu avant sa complète maturité. C'est ainsi qu'on en expédie de grandes quantités en Russie et dans d'autres pays.

On a fait un grand nombre d'essais pour garder ce fruit. En Chine, on l'enfouit dans la glace, on le sert congelé; une fois mis sur la table, on attend qu'il soit dégelé pour le manger; dans cet état, il ne peut se conserver que quelques heures.

En France, on a proposé, pour conserver la pêche, de la renfermer dans des flacons en verre dont on raréfie l'air en les plongeant dans de l'eau bouillante; mais ce moyen a été reconnu insuffisant.

## COMPOTE DE PÊCHES

On fait une compote de pêches qui est assez agréable à manger pendant l'hiver. Voici la meilleure méthode à employer :

On pèle le fruit, on le met entier dans des flacons en verre; on verse dessus du sirop de sucre cuit à 40 degrés; puis on bouche les flacons. Le sirop s'empare d'une certaine quantité de l'eau de végétation du fruit, pour le ramener à 25 ou 30 degrés. Dans cet état, il ne s'y développe aucune fermentation, si on a l'attention de déposer les vases dans un endroit très-frais.

## LIQUEURS DE PÊCHE

On prépare, avec les noyaux de la pêche, deux liqueurs de table très-agréables; chacune d'elles a un arôme différent.

La première formule consiste à mettre dans un bocal des noyaux entiers, à les recouvrir d'eau-de-vie; après deux ou trois mois de macération, on décante le liquide dans un autre vase, et on lui ajoute alors 500 grammes d'eau ordinaire et 600 grammes de sucre. Lorsque le sucre est fondu, on filtre la liqueur.

Pour l'autre formule, on pile, dans un mortier de fer, 250 grammes de noyaux entiers; on met la pâte qui en résulte dans un bocal avec 3,000 grammes d'eau-de-vie; on laisse macérer pendant deux mois, après quoi on décante le liquide, auquel on ajoute 500 grammes d'eau et 600 grammes de sucre; lorsque le sucre est fondu, on filtre au papier.

Cette liqueur est stomachique, calmante et d'une saveur agréable.

J'ai analysé les coquilles des noyaux de pêches, j'en ai isolé de l'acide benzoïque, ce qui fait que la liqueur faite avec les noyaux entiers a l'odeur de vanille, et que celle dont les noyaux ont été broyés a une saveur mixte de vanille et de kirsch-wasser, c'est-à-dire d'amandes amères.

## L'ABRICOT

L'abricot est moins savoureux, moins fondant que la pêche; son parfum est stable, ce qui permet de le soumettre à la chaleur pour en faire des pâtes sèches connues dans toute l'Europe sous le nom de pâte d'Auvergne.

## MARMELADE D'ABRICOTS

On fait avec l'abricot une marmelade qui est la base de nos desserts pendant l'hiver. On coupe l'abricot par moitié et l'on enlève le noyau; on met les moitiés d'abricots par couches dans une terrine; chaque couche est séparée de l'autre par une couche de sucre réduit en poudre grossière. Le sucre est dans la proportion égale au fruit.

On porte la terrine à la cave; douze heures après, on cuit cette marmelade, en ayant soin de remuer continuellement avec une spatule de bois pour qu'elle n'adhère pas au fond de la bassine; on coule chaud dans des pots.

Il n'est pas possible de déterminer le degré de cuisson; en fixant un poids, on doit le juger à l'œil. Il est préférable que la marmelade soit plus cuite que moins; on évitera ainsi la fermentation.

## ABRICOTS CONFITS

On peut encore garder ce fruit confit dans le sucre. On procède de la manière suivante :

On pèle les abricots et l'on enlève les noyaux; on jette les abricots dans l'eau bouillante, on donne un bouillon, on les fait égoutter, puis on met les morceaux qui doivent rester entiers dans des flacons à large ouverture; on verse dessus du sirop cuit à 40 degrés, et l'on bouche.

Généralement on emploie ce fruit avant qu'il soit arrivé à sa complète maturité.

## LES PRUNES

Les arboriculteurs comptent un très-grand nombre de variétés de prunes. Ces variétés diffèrent entre elles par la grosseur, la couleur et l'arôme.

La prune est la base des desserts; elle se mange crue, desséchée, confite, à l'eau-de-vie, en compote, au vin, cuite dans l'eau.

## CONSERVE DE PRUNES

Prenez 4 kilogrammes de prunes mirabelles et 2 kilogrammes de sucre blanc concassé.

Enlevez les noyaux du fruit; mettez les prunes dans une terrine avec le sucre; portez la terrine à la cave. Douze

heures après, faites cuire à une douce chaleur, en ayant la précaution de toujours remuer avec une spatule de bois; coulez dans des pots.

## PRUNES A L'EAU-DE-VIE

On jette les prunes dans l'eau bouillante et on leur donne un bouillon. On les met alors dans des bocaux, avec un mélange à parties égales de sirop de sucre et d'eau-de-vie.

Si on désire que le jus ait une saveur agréable, on l'aromatise selon son goût.

## PRUNES CUITES A L'EAU

Les prunes sèches cuites avec de l'eau, du sucre, une écorce d'orange ou de cédrat, sont un mets délicieux. Toutefois, il faut en user sobriement, car ainsi préparées elles ont l'inconvénient de purger certaines personnes.

## PRUNES AU VIN

Prenez des prunes de Tours desséchées, mettez-les dans un saladier; versez dessus, de manière à les baigner, du vin blanc; sucrez à volonté et aromatisez.

STANISLAS MARTIN.

Toutes les femmes jalouses de conserver leur beauté font aujourd'hui usage du lait d'iris de la maison L. T. Piver. Elles doivent à cette excellente préparation la blancheur neigeuse et diaphane qui semble idéaliser le teint.

Le cold-cream au lait d'iris velouté, satiné, lisse la peau et efface la ride comme par enchantement. Son action fait disparaître les tons bistres et rend aux traits leur régularité et leur animation juvénile. Le savon au sue de laitue jouit d'une réputation universelle et bien méritée, il purifie, rafraîchit, tonifie les tissus.

Parmi les parfums de la maison L. T. Piver, citons l'Opoponax, qu'on peut appeler le parfum des parfums. L'Orient n'a jamais eu plus exquise senteur.

M. Piver (19, boulevard de Strasbourg) a fait faire d'immenses progrès à la parfumerie. La décoration de la Légion d'honneur lui a été décernée « pour la perfection ancienne et soignée de sa fabrication. »

C<sup>o</sup> A. DE BORETTY.

## PETITE CORRESPONDANCE

Après l'orage. Sur cette étoffe, toute espèce de garniture est possible : velours noir ou velours vert, passementerie unie ou mêlée de jais, biais de faille verte, etc., etc. On peut aussi faire dessiner un joli dessin pour soutache et le broder en noir, ou bien encore une grecque double qu'il faudra exécuter avec deux soutaches, chacune d'un vert différent. Boutons d'acier taillé ou d'argent niellé ou bruni.

Très important. — Nous prions nos abonnés d'adresser toutes leurs lettres de réclamations, demandes de patrons, d'échantillons, etc., au Directeur de la Revue de la Mode, 13, quai Voltaire, à Paris. Elles éviteront ainsi des retards dans la réception de la réponse attendue. Nous rappelons à nos lectrices que nous mettons à leur disposition des patrons coupés de n'importe quel costume, au prix de 1 fr. 50 chaque patron, y compris le port.

Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées d'une des dernières bandes imprimées et de 50 CENTIMES en timbres-poste pour frais de réimpression de la nouvelle destination.



## EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée.

Le gérant, A. BOURDILLIAT.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.